

« La Couarde et son histoire »

Conférence donnée par le Pasteur Jean Rivierre à La Couarde le 29 janvier 1932

(Archives protestantes Centre Documentation Jean Rivierre de La Couarde)

« Mesdames, Messieurs,

On ne peut pas être des vôtres, en ce sens qu'on n'a jamais vécu dans les limites de cette commune, et se sentir pourtant des vôtres, par je ne sais quel besoin du cœur et de l'âme.

Quand on vient du vallon de la Sèvre, et qu'on gravit les interminables pentes que vous connaissez bien, et qu'on parvient enfin à leur sommet, on découvre soudain votre calme plateau, frangé de fougères et quadrillé de haies, bordé par la forêt, incliné doucement, puis brutalement vers le Lambon qu'il voit naître. Et l'on sent confusément que ce pays-là ne dépend pas des autres qu'il est retiré des grands courants du monde, et qu'il doit avoir son histoire à lui.

Au même instant toutefois, on sent que ce pays ne peut nous être étranger. S'il ne dépend pas de nous, communes environnantes, nous dépendons de lui. S'il ne reçoit pas nos ruisseaux, nous recevons les siens. Monter vers lui, c'est monter vers nos sources, ce qui est un besoin vital, et une joie.

Et de même qu'à la source de la Seine, la ville de Paris s'est sentie assez chez elle pour élever un monument, de même, chez vous, nous nous sentons un peu chez nous.

Je voulais vous le dire pour que vous compreniez le privilège de votre situation. Ne vous plaignez jamais de votre isolement : il est la rançon de votre élévation. Vous êtes ici dans une position magnifique. Vous êtes le sommet du plateau poitevin. Vous avez été au cours de tout un siècle le donjon du protestantisme persécuté. Vous êtes pour autant qu'on peut vous appliquer ces mots, la ville dont parlait Jésus, située en haut d'une montagne et qui ne peut être cachée ! Oui, c'est une grande responsabilité : que votre lumière luise devant les hommes !

Quittons cependant ce terrain, ce n'est pas de géographie mais d'histoire que nous devons parler ce soir.

Vous êtes héritiers d'un trésor, et c'est notre passé.

Vous habitez une terre qu'on ne peut parcourir sans penser à la richesse de son passé.

Oh ! Sans doute c'est une richesse, c'est un trésor auquel on pense fort peu, et dont on fait souvent bon marché. Il y a tant d'autres richesses, tant d'autres trésors, qui attirent davantage le regard, sollicitant tous nos efforts, et réclamant le monopole de nos pensées et de nos rêves !

Le passé ? Belle affaire ! Que sont nos souvenirs et ses gloires, auprès des nécessités exigeantes de l'heure actuelle, et de nos petites entreprises d'avenir ? Que nous importe le passé ? Ce qui est mort est mort, et nous sommes, nous, ceux qui vivent...

Je voudrais vous convaincre, amis de La Couarde, que ceux dont nous parlerons ce soir, loin de mériter un dédain qu'autoriserait six pieds de terre sur leur cercueil, sont pour vous des compagnons tout proches, et presque des contemporains.

Je voudrais vous convaincre que dans le déroulement immense des temps que Dieu a faits, les deux ou trois cents ans qui nous séparent de ces hommes sont à peine un instant, et qu'alors, s'ils sont morts et tombés dans l'oubli du passé, autant dire que, chancelants, nous les y rejoignons déjà. Ou qu'encore, si nous sentons en nous battre une vie dont nous sommes fiers, certainement ils vivent aussi, parce qu'il en faut plus que cela pour refroidir des âmes.

Je voulais vous convaincre que le présent, le passé, ce sont des petits mots dont se sert notre petit esprit -mots commodes et inévitables- mais que la seule, la grande réalité, c'est la vie éternelle des âmes que Dieu a faites, toutes sœurs les unes des autres, voisines, compagnes, contemporaines, appelées à s'aider les unes les autres, et beaucoup plus heureuses et plus fortes quand elles se rencontrent et se connaissent que quand elles s'ignorent, selon les vers admirables d'Alfred de Musset :

« L'âme, rayon du ciel, prisonnière invisible,
Souffre dans son cachot de sanglantes douleurs ;
Du fond de son exil, elle cherche ses sœurs ;
Et les pleurs et les chants sont les voix éternelles
De ces filles de Dieu qui s'appellent entre elles ! »

Je voudrais vous convaincre que connaître les hommes du passé, et surtout ceux qui ont vécu là où nous vivons, travaillé où nous travaillons, prié où nous prions, c'est agrandir notre famille, c'est élargir notre horizon, c'est enrichir toute notre vie, c'est bien réellement, nous emparer d'un trésor qu'il serait navrant de laisser perdre.

Je ne peux ni ne veux vous entretenir ce soir de toute l'histoire de votre commune à travers les âges. Cela pour deux raisons. Le manque de temps d'abord. Ce n'est pas en une heure que nous aurions pu dérouler l'écheveau de vingt ou trente siècles d'histoire. Et croyez que c'est à regret.

Il aurait été passionnant de remonter aux temps lointains où la grande forêt gauloise, la forêt de Sèvre couvrait tout le pays, pleine d'animaux sauvages qui se rencontraient aux abreuvoirs. Passionnant de voir apparaître les premiers habitants, fort peu nombreux sûrement, et les premières cultures, ou coutures, bien rares elles aussi. Puis nous aurions vu la forêt défrichée par le travail patient, prolongé, admirable, des moines de Saint-Maixent, puis de Celles et enfin de Fomblanche.

Puis nous aurions vu ces grandes et riches abbayes se partager presque tout le terrain, avec les seigneurs de La Mothe et d'Exoudun, et les petits gentilshommes campagnards, Faugéré, Lussaudière, La Bessière, Reigné. Nous aurions vu jusqu'à la lente aurore des temps modernes, le pauvre peuple courbé sous le triple fardeau des fatigues, des guerres et des impôts.

Il aurait été intéressant, prenant les choses par un autre côté, de chercher les souvenirs du passé dans les noms mêmes de certains de nos villages... Goux mérite d'avoir été l'antique chef-lieu de la

paroisse, car c'est un nom authentiquement gaulois. Puis vinrent les romains, qui sans aucun doute fondèrent une exploitation agricole sur le coteau de Caunay.

Puis vint le sombre Moyen-Age, où la population cependant grandissait sans cesse, et où de toutes parts se fondèrent de petits villages : Maupertuis, Aiglemier, Villefas, etc... Ils parlent, amis de La Couarde, les noms de vos villages, et il faut savoir les comprendre. Quand vous passez aux Côtes, ce nom s'explique tout seul. Au Rivault, regardez le ruisseau naissant. Soyez sûrs, quand même tout aurait changé, qu'il n'y eut un érable à l'Airable, de la fougère à Faugeré, de la vigne à Vignault, des grands arbres au Souci, des hêtres à La Foye qu'on appelait fages autrefois. Vous connaissez les fontaines : Fonmorte, Fonquerré, Fonchâtré, Fontauzelière. Tout cela va de soi.

Mais quand vous passez à l'Hermitain, pensez aux ermites qui cherchèrent l'oubli du monde dans la forêt ténébreuse.

Quand vous arrivez à La Justice, dites-vous que les seigneurs faisaient en ce lieu se balancer aux arbres les malheureux qu'ils pendaient.

Et n'oubliez pas ces ancêtres inconnus qui, de leurs mains tenaces ont bâti des fermes nouvelles : un Richard La Richardière, un Houmeau L'Homellerie, et tant d'autres encore... Oui, il eut valu la peine de se pencher sur cette histoire séculaire, mais faute de temps, nous ne pouvons lui jeter que ce regard bref. Et puis, je ne crains pas de le dire, tant qu'à choisir dans l'héritage du passé, il vaut mieux choisir une autre époque que celle où votre commune s'est obscurément formée. Je le déclare sans plus tarder, l'époque où cette paroisse de Goux a brillé du plus vif éclat, l'époque où elle est la plus connue, c'est celle qui s'étend de 1685 à 1785.

Je m'explique, votre paroisse, autrefois comme aujourd'hui, était complètement rurale. Et je vous rappelle, pour m'en indigner avec vous, le peu d'intérêt qu'on accordait jadis à une population rurale. Ce qui comptait c'étaient les familles nobles, c'étaient les prêtres et les moines, à toute rigueur, les bourgeois des villes et des bourgades.

Ceux-là seuls ont laissé une trace dans l'histoire. Tous les autres étaient roturiers, manants et vilains, indignes qu'on s'occupe d'eux et qu'on garde le moindre souvenir de leur vie. De là provient la profonde obscurité qui s'étend sur presque toute l'histoire de la paroisse de Goux, dépourvue de bourgs et de bourgeois, dépourvue de couvents et de moines, très mal fournie en familles nobles, et située à l'écart des grands chemins, puisqu'à peine l'effleurait l'ancienne voie romaine de Bagnaut à Saint-Maxire et à la mer (la Bissêtre).

Or, il est une période dans l'histoire où tout cela a changé, où se produit un magnifique redressement, où l'histoire de vos hameaux et de vos fermes apparaît au plein jour, une période où les manants de La Couarde firent enfin parler d'eux et donnèrent la mesure de leur valeur et rappelèrent qu'ils comptaient tout de même pour quelque chose, une période où l'on s'aperçut qu'un grand cœur battait sous leurs blouses, et qu'une grande puissance se cachait dans leurs humbles chaumières, et qu'une sainte et mystérieuse présence planait sur leur pays reculé.

Et cette période, elle n'a pas deux noms : c'est celle où par la persécution on voulut leur arracher la foi religieuse qu'ils avaient embrassée au temps de la Réforme.

Je ne sais, mesdames et messieurs, quelle est la position que vous avez adoptée vis-à-vis de cette foi religieuse. Je ne sais si elle est pour vous une superfluité, un ensemble de croyances incompréhensibles, un vestige attardé des temps passés, ou peut-être une part d'héritage conservé par devoir, ou encore ce trésor qu'elle doit être pour celui qui l'a reçue ou conquise. Mais ce que je peux vous affirmer au nom de l'histoire, c'est que seule cette foi protestante, libre, profonde, joyeuse, tenace, chevillée au cœur, a pu faire sortir les paysans de La Couarde de l'obscurité et de l'oubli, seule elle leur a donné conscience qu'ils étaient indépendants, et que pour leurs convictions intimes, ils ne relevaient ni des magistrats de Niort ni même du roi de Versailles ; seule elle a créé en certains d'entre eux ce courage, cette fidélité, cet esprit de sacrifice qui valent cent fois tous les quartiers de noblesse, puisqu'ils font les héros.

N'écoutez pas tous ceux qui vous disent qu'avoir la foi, c'est renoncer à la liberté. Quel étrange mensonge ! C'est s'appuyer sur celui qui ne dépend pas des hommes. C'est donc ne pas dépendre des hommes, c'est rester libre vis-à-vis de toutes les oppositions et de toutes les interdictions.

Au nom de l'histoire, il faut bien affirmer que parmi ceux qui comprenaient les droits souverains de Dieu se sont recrutés les premiers qui aient compris et revendiqué les droits de l'Homme.

C'est cette époque où votre pays combattit pour la foi et la liberté que nous voulons surtout évoquer ce soir.

Je dis à dessein « évoquer », car il ne peut s'agir de tout raconter. L'évocation de certains recoins de votre commune et de ce qui s'y est passé : l'apparition, devant vous, de certains personnages du temps, voilà tout ce que nous pouvons tenter maintenant.

1685. La commune (paroisse) de Goux est, on peut le dire, entièrement huguenote. La misérable église Saint-Lazare de Goux est desservie par un prêtre à demeure, mais elle n'est guère fréquentée que par trois ou quatre familles catholiques. Elle a l'appui cependant de la famille noble de Faugeré, les de Sermenton, qui s'y font tous ensevelir à leur mort. Les autres maisons nobles, La Bessière, Lussaudière, Régné, sont au contraire huguenotes (familles Pandin et de Vasselot).

Le pays, pour l'heure, est silencieux et immobile, comme un malade qui vient de traverser une crise très grave. Le déchaînement de la persécution est venu. Les dragons ont passé. Le temple de La Mothe, où l'on allait au temps meilleur, a été rasé, et cela parce qu'une servante des Pandin, Louise Méhée, a eu l'audace d'y prendre la Cène après s'être soi-disant convertie au papisme. En principe beaucoup sont maintenant nouveaux catholiques, et plusieurs ont été forcés de recourir au curé pour des baptêmes ou des mariages ; tous cependant gardent le secret espoir qu'un pasteur passe dans le pays pour qu'on puisse recourir à lui, et tous continuent à prier bien dans leurs maisons.

D'ailleurs, le nombre des convertis au catholicisme est très restreint (105) ; avec la paroisse de Régné, Goux est celle où il y a eu proportionnellement le moins d'abjurations, peut-être parce que

les dragons sont peu restés dans ce coin reculé, peut-être parce qu'on y a été plus tenace encore qu'ailleurs.

Quelques années passent. Il devient clair alors que la foi huguenote couvait sous la cendre, car déjà commencent ces assemblées du Désert qui, dans votre paroisse, devaient durer 215 ans, et où s'est déroulée une des plus magnifiques pages de l'histoire de la foi et de la liberté.

Faut-il vous inviter à vous y rendre, pieusement, lentement, comme sur une terre sainte ? Suivez-moi alors...

1688. Sur les centaines d'hommes qui sont assemblés à Grand Ry le 22 février, il en est sûrement quelques-uns de La Couarde. C'est la première fois qu'on ose se réunir ainsi. On chante, quelqu'un lit la bible, mais il n'y a pas de pasteur, et personne ne sait parler. On se croit tranquille, mais derrière les haies, les dragons arrivent et tirent froidement sur les assistants en prière, « comme sur une volée de pigeons » dit l'intendant Foucault. Débandade. Sept ou huit sont tués. Trois sont pendus le lendemain, à Saint-Maixent, à la lueur des lanternes, et meurent avec un courage admirable. Premier avertissement.

1696. Transportez-vous sur cette pente toute proche que vous connaissez tous, à la métairie des Côtes. C'est une belle soirée de dimanche en août. La joie est grande, la curiosité aussi, et par conséquent l'affluence, car on a maintenant dans les assemblées des prédicants, et ce soir c'est même une prédicante, la fameuse Robine, Marie Robin, qui doit prêcher la parole. Une fois de plus on se croit tranquille, mais on ne sait pas qu'une demoiselle noble, Mademoiselle de Rognac, en visite au château de Faugeré, se promène dans le vallon, s'approche pour épier l'assemblée, et fera au lieutenant général de la sénéchaussée de Saint-Maixent ce rapport « qu'elle a entendu un grand bruit de voix, chantant des psaumes ainsi qu'on faisait autrefois au temple de ceux de la RPR, et que, le dit chant ayant cessé, elle a entendu la voix comme d'une fille qui se serait mise à prêcher ».

Ah ! la lutte entre vous deux, demoiselle de Rognac et Marie Robin, la fille noble et catholique, la bergère huguenote, et dans ce temps, nul ne sait laquelle de vous l'emportera !

1698. Rapprochons-nous encore, c'est à Maupertuis que vous êtes ce soir convoqués. 600 personnes y sont déjà, heureuses d'avoir mieux encore qu'un prédicant, un pasteur. Il est arrivé depuis quelques jours d'Angleterre. C'est un homme de 50 ans, blond, maigre, à la perruque châtain, qui loge à Maupertuis même, chez le fermier Deschamps, ou chez un nommé Bonnet. Son nom ne nous est pas inconnu, c'est Monsieur Gilbert, le fils d'un ancien pasteur de Melle, qui, dans son grand amour pour ce Poitou où il est né, y revient au péril de sa vie. Cette fois encore on est dénoncé par un des rares catholiques de La Couarde. Mais est-il besoin de le dire, les dénonciations arrivent toujours trop tard.

La même année, Robine parle en forêt de l'Hermitain devant 450 personnes :

« On fit chanter d'abord un psaume de David,
Puis quemoincit après pr'ine longue prière
Ensuite, a nous préchit de terrible manière
Maudissait les papistes, avec la papauté

A dissit que lou fait n'est que deloyauté
Qu'abus, qu'hypocrisie, pure idolâtrie
Dont le Diable a rempli toute nostre Patrie
Qu'o falait renoncer à lous tradition,
Comme autant de sujets d'abomination »
(Jacques Babu, 4^e épilogue)

L'année suivante, venez à Trémont, le jour de Pentecôte. Un autre pasteur venu de Hollande y bénit le mariage de deux jeunes couples de Souvigné, mais qui, aux yeux de la loi, seront considérés comme époux illégitimes.

1703. Venez à La Gravette de Prailles. C'est la nuit de Noël, mais faites comme s'il ne faisait pas froid. Joignez-vous à cette grande assemblée de 1 000 personnes. Vous remarquerez une chose, qu'on chuchote de l'un à l'autre : c'est qu'il y a là plusieurs gentilshommes venus avec leur valet, Pandin de Thail, de Gagemont... et même de Puyravault qui lit la bible. Mais tous se taisent quand parle le prédicant, Martinet de Verrines qui prêche sur la parabole des talents. Et même les gentilshommes écoutent ce laboureur, admirable exemple d'une église où la souffrance a rapproché les cœurs, et où l'on empêche personne de faire valoir le talent qu'il a reçu ? Avant Martinet d'ailleurs, un autre avait dit quelques mots, et c'était Daniel Lhoumeau de La Berlière.

Il faut passer plus vite à travers les années. Et nous arrivons à ces années 1717 à 1720 où un réveil extraordinaire secoue ces populations du Poitou. Les assemblées attirent des milliers d'auditeurs et non plus des centaines. C'est qu'une armée de prédicants s'était levée de tous les coins du Poitou et enflammait tous les cœurs.

Qui d'entre vous n'aurait voulu être à Fondmorte où 6 000 personnes, un jour de Pentecôte, écoutèrent les trois plus grands des prédicants : Berthelot, Bonnet et Marboeuf ?

Qui d'entre vous n'aurait voulu se joindre à ces entreprises hardies qui consistaient en plein jour, à la barge des autorités débordées, à célébrer le culte sur les ruines des anciens temples, à Mougou d'abord, puis à Melle, puis à La Mothe, deux fois, dans un culte de 4 000 personnes qui dura 5 ou 6 heures, à Saint-Maixent enfin où Berthelot prêche devant tous les magistrats et prêtres de la ville. On se raconta longtemps la scène :

« Vous tous, princes et seigneurs
Remplis de gloire et d'honneurs
Rendez, rendez au Seigneur
Toute force et tout honneur
En sa demeure très sainte
Ployez les genoux en crainte ».

Psaume 29 entonné par 7 000 personnes. La plume tomba des mains du secrétaire. On cessa d'interroger le prédicateur. On avait vu de quel côté était la force.

1726. Réunion familiale à La Berlière, fenêtres closes, 40 personnes qui chantent, avec le fermier Jean Chauvineau .

Et puis ce furent les réunions convoquées par les premiers pasteurs :
Chapel.

1744. Lovie et André Migault, le synode de Lussaudière, le premier en date (jeûne, cène, catéchisme, méreau, danses).

Gounon dit Pradon (16 mariages par jour).

Pélissier dit Dubesset.

1746. Les assemblées de Fonquerré et de La Bosse.

Lachanson qui décrit le culte.

Les quartiers : Hermitain, Hurit, Connais, Les Côtes, Les Chaumes.

Foisseau (Aiglemier), Chauvineau (La Berlière), Marché (Villemas), Nicolas (L'Hermitain),

Berlouin (Pied-Limousin), Barillot (La Bessière), Lussaudière.

Le Parterre : 3 000 personnes en 1803

Encore en 1855, Les Chênes (Maillard)

Je ne sais ce qu'est votre foi. Quand vous passez ces chemins. Mais pensez que leur foi les y fit souvent marcher.

Et maintenant, laissons apparaître ici quelques héros qu'a portés votre sol.

Le premier : Jonas Ingrand de Crouzon , 1609-1704

Et la magnifique société des prédicants et de leur sort :

Un laboureur : François Chanssac de Crouzon (exil)

Un tisserand : Louis Bonneau de Genêt (en prison 5 ans)

Un propriétaire Daniel Bonnet de Thorigné

Moïse de Mardre, condamné aux galères, 1713-1721

Jean Vinet de Faugeré, qui tint tête à Chebron

Louis Bureau de La Mothe (18 ans de prison)

Louis Maixent et Antoine Jollet, catholiques convertis morts à Poitiers

Les martyrs :

Jean Dupuis, valet, noyé en Sèvre à Sainte-Néomaye en 1714. « Sauve-toi, et viens à nous ! Mais lui, n'en pouvant plus, répond : Non, messieurs, je m'en vas à Dieu, j'ai fait ma prière à Dieu, que Dieu vous le pardonne. » Et il enfonce. Cadavre traîné dans les rues de Saint-Maixent.

Jean Martin des Touches de Thorigné, celui qui paye pour les autres dans la répression de 1720. Il prie dans la prison quand on lui lit la sentence de pendaison, et il meurt comme un saint, et les catholiques eux-mêmes en sont troublés.

Et ce n'est pas tout, les prédicants mouraient pour les fidèles, mais les fidèles savaient aussi mourir pour leurs prédicants :

L'échauffourée de Berthelot. Deux compagnies se dirigent vers Fombedoire. Tout le quartier se soulève et on le fait échapper à temps. Mais plusieurs sont pris, dont plusieurs de votre paroisse.

Terrasson : galères.

Joseph Foisseau de Fombelle et Jacques Chouillet de l'Airable sont transportés à Mougon avec la potence. Le premier est pendu sur les ruines du temple, le second est ramené à l'Airable et pendu devant sa femme.

« Je vous verrai en la gloire du Christ
Il a souffert, Lui juste
Pour les injustes
Ceux qui souffriront régneront
J'en aurai bientôt la possession ».

Penser au passé :
Pauvre qui s'en passe
Riche qui le retrouve partout
Quatrième dimension
Vrai citoyen.

**Liberté : Je ne cède ni à un ni à tous
Il en est un devant qui, s'est brisé mon courage. »**